

# SHOOTERS

(suite de la p. 85) y'avait des groupies, alors on a déconné un peu, moi j'ai balancé un whisky, un gorille en a pris partout. Il a chopé le batteur de Callas, et ils l'ont mis dehors assez brutalement.

K.H. – Ces mecs voulaient à tout prix qu'on sorte. Ils ont vidé tout le monde petit à petit... si bien qu'on est resté tous les quatre, et quand on est sorti, les gorilles nous attendaient à la porte.

P.P. – Ils voulaient nous vider à coups de pieds au cul, histoire de nous donner « une petite leçon ».

K.H. – Coup de bol, y'avait les gros loubards de Lyon qui nous adorent et qui nous attendaient devant. Dès qu'ils nous ont vus, ils ont hurlé: « Ouais! Vive Starshooter! »

P.P. – Ils étaient au moins dix! Les gorilles ont bien été obligés de nous laisser sortir tranquillement. Ce qui ne nous a pas plu, c'était Eddy Mitchell.

K.H. – Oh là là! Il jouait au poker avec Christophe, tu vois, très indifférent, et ils se sont foutus de notre gueule, les vieilles vannes sur le punk: « Ouais, c'est pas de la musique! Et ils disent qu'ils font du rock, ces morveux! Meuh! » Carrément!

P.P. – Alors qu'ils étaient tous venus en Rolls Royce, elles étaient dans le parking!

P.M. – C'est pour ça que vous jouez « Eddy Sois Con »?

K.H. – Oh non, ça on le fait depuis un moment... mais les paroles du couplet sont tellement bêtes, ça met un peut de piment!

## FOUTU

« Assis derrière le volant de mon 350 chevaux

La cigarette décontractée, je regarde filer les autos

Bien brique, tous chromes dehors

36 phares sous la calandre

Un palace en guise de cabine

Et Istanbul qui m'attend. »

(« 35 Tonnes »)

P.M. – Et maintenant, comment vous voyez l'avenir?

P.P. – Nous, on veut pas se cantonner dans ce qu'ont fait Ganafoul, Pulsar. Ce qu'on veut prouver, c'est qu'en France il y a moyen de faire de la scène rock et du disque qui se vend. On veut faire le trou. Ce qu'on veut faire, c'est foutre à ce pays la claque que Johnny a foutu à un moment. Parce qu'il y a eu toute une époque où les groupes français refusaient les moyens de diffusion pour ne pas avoir l'air de faire les putes! Ils faisaient même pas de 45 tours!

K.H. – De toute façon, c'est une nouvelle mentalité qu'ont également Bijou ou Téléphone.

P.P. – Notre premier album va sortir. Ça correspond à notre truc, il y a la guitare en cisaille, tout ça. C'est l'aboutissement d'une époque, pour nous. Ce disque, c'est exactement ce que je voyais. Il a un son bien précis, qui ne correspond peut-être pas à des critères de mode, mais qui nous botte.

Oh mince, j'ai encore dépassé les bornes. Je replie mon magnéto. Je range ma casquette. Je sors sur le balcon et je hurle: « Hey foutu pays! Les Starshooter sont prêts! Es-tu prêt pour les Starshooter?! » Seul le silence me répond, mais... au loin, déjà, l'aube se lève. C'est un peu léger comme fin, mais c'est comme ça que ça s'est passé. – PHILIPPE MANŒUVRE.

## STEVE HACKETT

(suite de la p. 97) et je l'aime encore plus.

### LE GROUPE DE PERSONNE

R.L. – Pourquoi avoir choisi d'enregistrer aux Etats-Unis?

S.H. – Au début, ce n'était pas de propos vraiment délibéré. La plupart des musiciens avec qui j'avais décidé de travailler étaient américains, et cela me semblait difficile de les sortir tous de leur cadre habituel. Plus tard, je me suis rendu compte que si je les avais choisis, c'était peut-être justement en fonction de leurs origines, inconsciemment. Effectivement, j'ai retrouvé aux States une ambiance qui m'a beaucoup plu. En dehors de la supériorité technologique évidente des studios américains, tous les gens avec qui j'ai collaboré m'ont apporté quelque chose. Une manière de travailler très différente de l'Angleterre, par exemple. Là-bas, il n'y a pas vraiment de concurrence, mais plutôt une émulation à tous les niveaux. Quand vous demandez à quelqu'un s'il est d'accord pour coopérer avec vous, la réponse est généralement « oui ». Ils sont plus ouverts, essayent mieux de comprendre où vous voulez en venir et font tout pour vous y aider. On pourrait dire qu'ils sont plus professionnels, mais ce n'est pas comme ça qu'on peut les définir vraiment. C'est encore autre chose...

R.L. – Etait-ce pareil quand vous tourniez aux States avec Genesis?

S.H. – Oui, surtout, dans ce cas, en termes de « professionnalisme ». Avec Genesis, nous avons eu pas mal de difficultés pour faire passer notre musique, qui faisait appel à une sensibilité typiquement européenne. Mais nous avons bien senti la différence au niveau du contact avec le public, pour qui la musique rock était quelque chose de plus vrai, de plus

directement lié avec la vie, profondément ancré dans la mentalité.

R.L. – Quelles sont vos origines sociales?

S.H. – Difficile à dire, à cause d'une certaine dualité. Si vous voulez, question argent, on pourrait ranger mes parents dans la « working-class ». Mais leur culture – mon père est un artiste, il peint – les en écarte beaucoup. Ce sont des gens très positifs, créatifs. C'est pour cela que je n'ai jamais eu à briser aucune barrière, ni connu de conflit de générations. Il n'y avait guère d'écart entre l'âge de mes parents et la mentalité de mes contemporains. Si vous rencontriez ma mère maintenant, elle vous semblerait avoir vingt ans, c'est difficile à expliquer et pourtant, c'est comme cela...

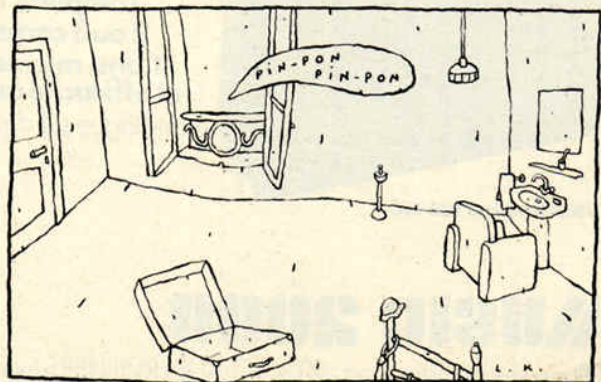
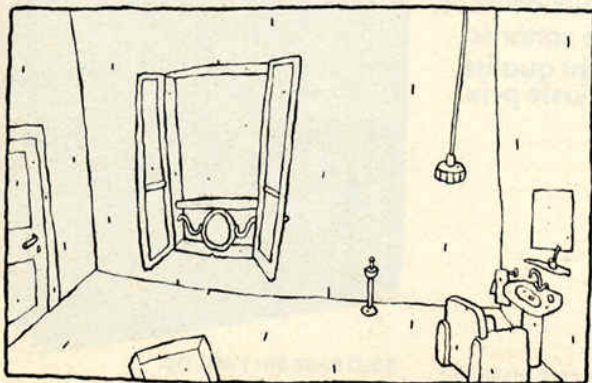
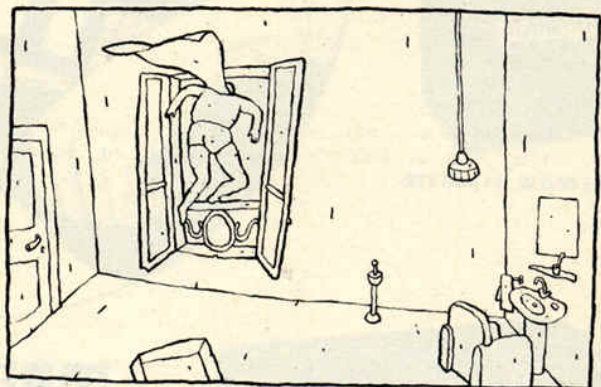
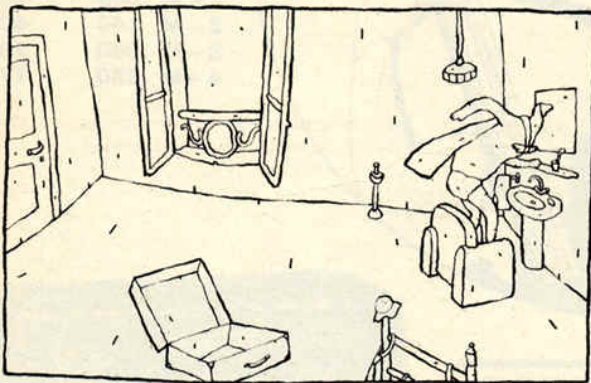
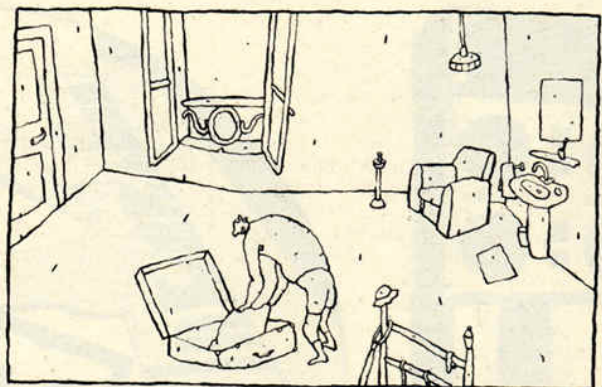
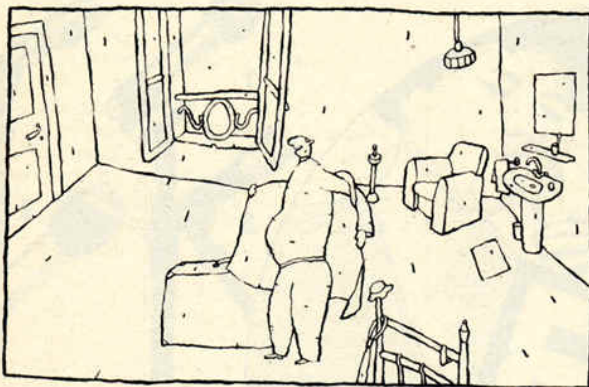
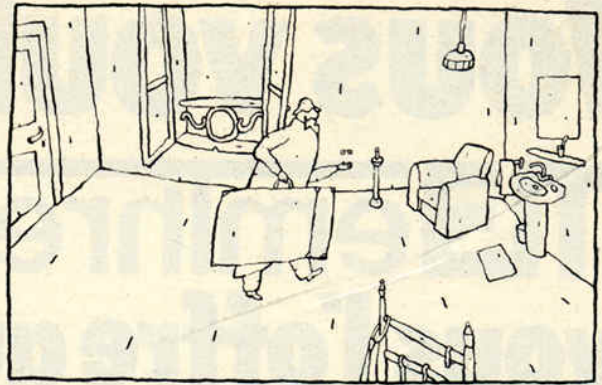
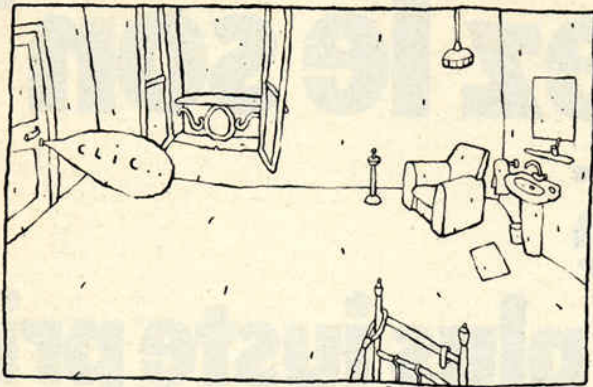
R.L. – Avez-vous connu d'autres expériences musicales que Genesis?

S.H. – Non, pas vraiment. J'ai toujours fait de la musique, dès l'âge de quatre ans. J'ai appris tout seul la guitare, assez facilement. Et puis j'ai commencé à travailler à seize ans, en quittant l'école. Plus tard, j'en ai eu assez et je suis allé jouer avec Genesis. Mais entre-temps, je ne vois rien qui mérite d'être mentionné, à part, bien sûr, mon premier album solo. C'était très important pour moi. Le simple fait d'enregistrer mon album représentait beaucoup plus que ce qu'il pouvait y avoir dessus. C'était une sorte de défi à moi-même et aux autres gens. Prouver que j'étais capable de dépasser le simple rôle de guitariste dans un groupe où personne ne sait exactement qui est responsable de quoi. « Mon » groupe, « son » groupe... le groupe de personne, en fait. C'est assez frustrant.

R.L. – Vous n'envisagez pas d'en fonder un autre?

S.H. – Je le ferai sans doute, pour tourner par exemple. Mais ça ne correspond pas à ce que je désire vraiment. Sur mon album, j'ai constitué « les » groupes qui me semblaient convenir le mieux à l'esprit de chacun des morceaux. Cela offre d'immenses possibilités. Je n'ai pas envie de me laisser enfermer dans un cadre rigide. Si j'ai quitté Genesis, c'est justement pour échapper à cela, à une certaine conception de la musique. Beaucoup plus que par mésentente avec des musiciens que j'aime beaucoup et avec qui j'ai pris un très grand plaisir à travailler. Je crois qu'il en aurait été de même avec n'importe quel autre groupe, à un certain moment et dans des circonstances sans doute identiques. Personne n'est donc à mettre en cause. C'est une décision qui correspond à une évolution personnelle inéluctable. Je n'avais plus besoin de Genesis et, de leur côté, ils ont prouvé qu'ils pouvaient se passer de moi. Continuer aurait été une erreur pour tout le monde. – (propos recueillis par REGIS LOGIVIERE).

U N E A V E N T U R E D E L ' H O M M E V O L A N T



(Lionel)

SCENARIO: PHILIPPE PARINGAUX